

divers théâtres d'opérations sur lesquels une armée ou des groupes d'armées peuvent être appelés à opérer. Les points principaux sur lesquels ces études doivent porter ont été mis en relief ; il en résultera des documents qui permettront à un grand état-major d'établir en temps opportun son plan de campagne.

V. — Ressources statistiques.

L'étude de la configuration d'un théâtre d'opérations ne serait pas complète sans celle des ressources statistiques.

C'est elle, en effet, qui donne aux chefs d'état-major les moyens de pourvoir à l'entretien, aux approvisionnements et au cantonnement de leurs armées.

Parmi ces ressources, il en est dont la connaissance est même indispensable pour la préparation de la guerre. Ce sont celles qui concernent les forces de l'ennemi.

Au commencement du siècle, on n'avait d'autre moyen d'obtenir quelques renseignements à cet égard, que de recueillir sur place, par des agents officiels ou secrets, les informations dont on avait besoin.

Aujourd'hui, grâce à la facilité des communications et à l'extension considérable des moyens de publicité, on peut, avec un service bien organisé et des voyages à l'étranger, être constamment au courant non seulement de l'état des forces militaires d'un peuple, mais encore de l'esprit et des dispositions de son armée.

La Prusse a donné la première l'exemple d'une préparation de la guerre, poussée, sous ce rapport, à des limites aussi parfaites que possible.

Son grand état-major, à Berlin, contient trois sections qui sont spécialement chargées de suivre attentivement tous les mouvements militaires de l'intérieur et de l'étranger, de se renseigner sur tout ce qui touche à l'organisation, au recrutement, à l'armement, à l'équipement des troupes, à la configuration géographique des contrées

voisines, à la construction et au déclassement des forteresses, au développement des réseaux de routes, de chemins de fer, de canaux, etc.

Les pays d'Europe sont répartis entre ces trois sections et forment des sujets d'étude spéciaux. Elles ont chacune un chef auquel sont adjoints quelques officiers d'état-major, chargés particulièrement des questions militaires étrangères.

Cette organisation a été adoptée par toutes les armées depuis que le succès des armées prussiennes a démontré son utilité.

La France a suivi cet exemple d'une façon timide en 1868 et 1869, et d'une manière définitive depuis 1871.

§ 2. — IMPORTANCE STRATÉGIQUE DES THÉÂTRES D'OPÉRATIONS.

L'établissement d'un projet d'opérations exige non seulement la connaissance préalable des divers accidents de terrain qui sillonnent le théâtre de guerre, mais encore des notions exactes sur leur importance militaire.

Sous ce rapport, ces accidents constituent des points et des lignes stratégiques.

I. — Points stratégiques.

Les points stratégiques sont les parties du théâtre d'opérations dont la possession augmente la puissance d'action d'une armée. A ce point de vue, leur nombre est toujours assez grand et leur importance, quoique variable suivant les conditions de lieux et de temps, permet de les définir et de les classer.

Pour les armées, ils forment des objectifs.

Objectifs. — C'est du choix des objectifs que dépend celui des lignes d'opérations.

Avant les guerres du premier Empire, et même après, les théoriciens distinguaient des objectifs principaux, secondaires, éventuels, etc., dont il fallait d'abord s'emparer et qui indiquaient la marche des armées.

Bien des militaires défendent encore ce principe ; cependant il n'est pas d'accord avec les faits que l'histoire des guerres passées et modernes a mis en relief.

En 1866, par exemple, les armées prussiennes pénétrant en Bohême se gardent bien de marcher sur Prague et de là sur Vienne. Elles prennent pour objectif l'armée de Benedek. Après l'avoir battue, elles en poursuivent les débris vers Olmütz et se dirigent sur la nouvelle armée qui se rassemble à Vienne.

En 1870, les I^e et II^e armées allemandes avaient pour objectif l'armée française de la Sarre, puis le gros des forces réunies sous Metz. Paris ne devint le but de leur marche qu'après les batailles des 14, 16 et 18 août. Cet objectif fut même abandonné, dès que le maréchal de Moltke apprit la présence d'une nouvelle armée sur son flanc droit.

Mais ce sont surtout les opérations de la III^e armée qui précisent, au commencement des hostilités, les règles à suivre pour le choix des objectifs.

Le 30 juillet 1870, les armées allemandes étaient à peu près prêtes à agir. Après avoir compté sur une offensive de notre part, leurs chefs, prévenus de notre inaction, commencèrent à se rendre compte des retards de notre concentration.

Le grand quartier général allemand résolut, en conséquence, de prendre d'abord l'offensive en Alsace et indiqua comme il suit, au prince royal, l'objectif de ses premiers mouvements :

30 juillet, 9 heures du soir.

« S. M. considère comme opportun qu'aussitôt que la
« III^e armée aura été ralliée par la division badoise et la

« division wurtembergeoise, elle s'avance vers le sud, par
« la rive gauche du Rhin, pour chercher l'ennemi et l'at-
« taquer.

« De cette façon, on empêchera l'établissement de ponts
« au sud de Lauterbourg et on protégera de la manière
« la plus efficace toute l'Allemagne du Sud.

« DE MOLTKE. »

On peut donc en conclure que : *la principale armée ennemie doit toujours être le premier objectif stratégique.*

Les Russes, en 1877, ont cru devoir violer ce principe. Poussés par des raisons politiques, ils ont voulu, après le passage du Danube, négliger une armée turque de 100,000 hommes qui était sur leur gauche, à Rasgrad, et une autre masse de 40,000 hommes environ, qui tenait la vallée du Vid, sur leur droite. Ils ont pris pour premier objectif la ville d'Andrinople et ont marché droit sur elle.

C'était une faute, et ils furent sur le point de la payer cher.

La résistance organisée par Osman pacha sur le flanc de leur ligne d'opérations arrêta leurs progrès, leur fit éprouver de nombreux échecs et les contraignit à des luttes auxquelles ils ne s'attendaient pas. Plewna, dont l'importance stratégique était à peu près nulle au début de la campagne, en acquit bientôt une des plus remarquables, par le fait seul de l'énergie du général turc, et devint ainsi un objectif décisif.

En étudiant plus en détail les guerres contemporaines, on verrait que les objectifs choisis au début des opérations, par les armées d'invasion victorieuses, ont toujours été les principales masses ennemies, puis les stations principales des voies ferrées et les places fortes qui assuraient la libre disposition des voies de communication, et enfin la capitale même du pays.

Le maréchal Bugeaud a eu l'occasion, en 1845, d'exprimer ses idées sur ce sujet.

Après les affaires de Sidi-Brahim et d'Ain-Temouchent, une nouvelle insurrection générale venait d'éclater. Le général Lamoricière, commandant intérimaire en l'absence du maréchal, hésitait sur le but des expéditions à entreprendre.

Le maréchal lui écrivit :

« Sachez où est Abd-el-Kader avec le gros de ses forces :
« massez les vôtres et marchez droit à lui. En détruisant
« le gros de ses forces, vous frapperez du même coup les
« autres soulèvements et vous les verrez tomber (1). »

Cette règle si nette, si clairement affirmée par les hommes de guerre les plus célèbres, n'est cependant pas sans exceptions.

En 1814, les armées alliées de Bohême et de Silésie avaient pris Paris pour objectif. Au moment où Napoléon, abandonnant la défense directe de la capitale, se dirigea sur leurs communications, elles se contentèrent de placer devant lui un corps d'armée et continuèrent leur marche.

Leurs généraux négligeaient donc la principale masse ennemie en prenant pour objectif le principal point stratégique du théâtre d'opérations.

Dans le cas dont il s'agit, leur détermination n'était pas une faute.

Ils savaient, en effet, que les forces de leur adversaire étaient très faibles ; de plus, une lettre interceptée leur avait appris qu'il doutait lui-même du succès de son opération ; enfin, ils étaient à peu près certains qu'une fois la capitale entre leurs mains, ils feraient décréter sa déchéance.

La marche sur Paris leur assurait, par conséquent, un résultat plus conforme au but de la guerre, plus prompt et plus décisif qu'en continuant à combattre Napoléon. Car

(1) Général Pierron.

en lui enlevant sa couronne, ils le privaient de ses dernières ressources (1).

Cette exception n'est pas la seule que nous offre l'histoire militaire contemporaine.

En 1849, la Hongrie, soulevée, avait confié une armée à Georgeï, ancien capitaine, improvisé général en chef. Après trois mois de campagne, Georgeï avait réussi à refouler, de la Theïss sur le Danube, l'armée autrichienne, commandée par le prince Windischgrätz. Ce dernier, voulant s'opposer au passage du Danube, prit position, le 8 avril, en avant de Pesth. Georgeï fit alors une fausse démonstration vers Foldwar, puis, se dérobant derrière le 2^e corps (Aulich) et la division Knety, qu'il avait laissés en observation devant Pesth, il se porta sur Comorn par la rive gauche, afin de déboucher sur les derrières des Autrichiens. (V. *planche IV.*)

Le 10 avril, il prit Waitzen ; le 18, il arriva à Leva, força le passage de la Grau à Nagy-Sarlo et réussit à débloquer Comorn le 22.

Les Autrichiens, voyant leur ligne de retraite menacée, battirent en retraite sur Presbourg. Au même moment, leurs armées étaient refoulées en Italie dans le quadrilatère. Leurs échecs successifs les décidèrent à accepter l'intervention des Russes, qui entrèrent en Hongrie, le 17 juin, par Dukla.

Le général Hainau avait remplacé Windischgrätz, et il lui fallait, pour concourir aux opérations de ses nouveaux alliés, choisir tout d'abord un objectif.

Devait-il, suivant les principes admis, opérer d'abord sa jonction avec l'armée russe, puis se diriger avec elle contre Georgeï ? Mais alors il découvrait Vienne, qui avait déjà été sur le point de tomber aux mains des insurgés.

Sous la pression des circonstances, il ne put agir ainsi,

(1) Général Pierron.

se résolut à opérer par la rive droite et à prendre pour objectif, au lieu de l'armée ennemie, Buda-Pesth, la capitale de la Hongrie.

Cette résolution a été justifiée comme il suit par Ramming :

« Le premier objectif des opérations était Buda-Pesth. « Car c'était le siège du gouvernement provisoire, le « centre des menées révolutionnaires du pays et, après « Comorn, le point stratégique le plus important de la « partie ouest du théâtre d'opérations. Toutes les commu- « nications du pays s'y réunissaient et c'est, avec Comorn, « le seul point de passage permanent du Danube.

« En marchant sur ce point, les Autrichiens conser- « vaient la possession de la partie occidentale comprise « entre le Danube, la frontière de Styrie, la Drave et la « Muhr. Ils pouvaient toujours opérer leur jonction avec « les Russes par Foldwar et la route du canal François. « Ils resserraient ainsi l'ennemi entre le Danube et la « Theïss, contrée sans positions défensives.

« De Presbourg, Hainau avait deux lignes d'opérations « pour se porter sur son objectif : une sur la rive gauche, « par Freistadt, Neutra et Waitzen, qui débouchait sur « Pesth ; l'autre, sur la rive droite, qui débouchait sur « Buda, par Raab.

« Sur la 1^{re} ligne, le débouché au delà du Waag était « assuré par les têtes de pont de Freistadt et de Szered ; « mais, de ce côté, l'ennemi pouvait prendre de bonnes « positions en appuyant son aile gauche à Comorn. En « outre, il tenait la ligne intérieure et pouvait arriver sur « Buda-Pesth avant l'armée autrichienne. Cette ligne était « d'ailleurs plus longue que celle de Raab. Enfin elle « laissait à l'ennemi, qui possédait les passages du Raab, « le moyen d'atteindre Vienne en six marches, soit par « Raab, Wieselbourg et Brück, soit par Edenburg et « Wiener-Neustadt, en gardant sa ligne de retraite sur « Comorn.

« Avec la seconde ligne, la situation était tout autre. « D'abord, dès les premiers pas, l'armée autrichienne « occupait le point important de Raab ; elle gardait alors « son aile gauche appuyée au fleuve, restait en communi- « cation directe avec le passage fortifié de Presbourg, « contenait l'ennemi au delà de Comorn en organisant « défensivement les passages de Freistadt et de Szered, « sur le Waag, l'obligeait à faire le siège de Presbourg « s'il voulait se diriger sur Vienne, enfin restait maître de « la route la plus courte sur Buda-Pesth. Cette circon- « stance, jointe à la menace d'une l'attaque de l'armée « russe, pouvait peut-être suffire à le décider à la « retraite (1). »

Les deux faits qui viennent d'être cités prouvent bien que, dans certains cas, le premier objectif d'une armée peut très bien ne pas être la principale masse ennemie.

Mais il est tout aussi évident que ce sont là des exceptions et qu'elles ne sauraient infirmer la règle.

Sans chercher à classer d'avance les objectifs suivant leur degré d'importance, on voit que, pour les armées modernes, la possession des grandes stations de chemins de fer est, pour ainsi dire, un but qui s'impose tout d'abord. Indépendamment des stations principales, les points d'embranchement ou de raccordement ont aussi une utilité de premier ordre.

C'est ce qui a conduit presque toutes les puissances à construire aujourd'hui de véritables forteresses autour des villes dont la situation commande le parcours des voies ferrées et des forts d'arrêt sur les embranchements les plus importants, au moins dans les zones frontières.

En 1870, les armées allemandes ont ainsi porté leurs premiers efforts sur les points qu'occupaient nos armées,

(1) Général Pierron.

puis sur les villes dont l'occupation assurait leurs communications.

En dernier lieu, les capitales, surtout dans les pays dont l'existence est aussi concentrée que la nôtre, constitueront toujours pour une armée victorieuse des objectifs décisifs.

Il serait facile de déterminer ainsi à l'avance les points d'un théâtre d'opérations qui sont appelés à servir de but aux mouvements offensifs d'une armée.

Il est donc permis de conclure de ce qui précède, à propos du choix des objectifs, les principes suivants :

1° Généralement le *premier objectif d'une armée sera la principale armée ennemie*;

2° Les points stratégiques d'un théâtre d'opérations ont une importance qui doit être indiquée par la situation des armées ;

3° L'occupation de ces points stratégiques s'effectue dans l'ordre indiqué par le but même de la guerre ;

4° Après la principale armée ennemie, les objectifs les plus importants sont d'habitude les grandes stations de chemins de fer, les places fortes, les nœuds de communication et, enfin, la capitale.

Il est cependant des circonstances dans lesquelles l'occupation de la capitale d'un pays rapporte peu d'avantages. Témoin celle de Madrid, en 1808, et celle de Moscou, en 1812.

Mais, là encore, il s'agissait d'exceptions.

II. — Lignes stratégiques.

Les lignes stratégiques sont les directions qui intéressent les armées. Elles sont assez nombreuses ; mais il suffira d'étudier ici les plus importantes.

Prenons d'abord celles qui servent de point de départ aux mouvements des armées, les *bases d'opérations*.

1° Bases d'opérations.

Pour un grand nombre de militaires, les bases n'existent plus ; les chemins de fer les auraient remplacées. Cette appréciation est inexacte. Les bases existent toujours ; à défaut d'autre preuve, il suffirait de citer les parties du mémoire préparé, en 1868, par le maréchal de Moltke, relatives au choix des bases dans une guerre contre la France. Ce qui est vrai, c'est que les transformations de notre époque ont modifié les bases d'opérations.

Aujourd'hui, comme autrefois, avant de commencer les opérations, une armée est forcée de rassembler, entre elle et ses dépôts, des approvisionnements où ses corps, une fois en marche, puiseront les premières ressources et où ils enverront leurs indisponibles.

Ces points seront nécessairement choisis sur les lignes de communications, par conséquent sur des voies ferrées, dans des stations de chemins de fer importantes et, autant que possible, derrière une ligne de défense.

Ils formeront une ligne de *centres régulateurs du mouvement des armées*.

C'est sur cette ligne que les ressources de toute nature venant de l'arrière, mises en œuvre dans l'intérieur du pays pour l'entretien des armées, seront expédiées par les autorités locales et les services généraux qui dépendent du Ministre de la guerre ; tandis qu'en avant de cette ligne, ces mêmes ressources seront utilisées suivant les besoins par les divers services qui appartiennent aux armées d'opérations, et sont sous l'autorité directe du généralissime.

En 1870, indépendamment des régions de son territoire qui servaient de centres de ressources à ses corps d'armée, l'armée allemande avait, à la fin du mois de juillet 1870, des approvisionnements pour six semaines rassemblés dans les principales places du Rhin. Ce fleuve était donc, au moins en apparence, sa base d'opérations.